

La Mosaique

Aussitôt qu'Azor Saatchian apposa de sa main tremblante la dernière pièce de la cyclopéenne mosaïque à laquelle il avait consacré les quinze dernières années de sa vie, un froid glacial l'envahit et fit résonner en lui la douce voix du destin. C'était un homme sévère, éprouvé par le travail, à qui on n'avait jamais appris à pardonner et qui pouvait aimer seulement sous certaines conditions. C'était un homme entier, avec ses choix et ses principes, ses craintes et ses fautes. Et bien que le plus jeune de ses cheveux soit devenu blanc, que les rides aient finalement figé sur son visage les irrévocables traits de la peur et du chagrin si bien dissimulés pendant toutes ces années, et que la moitié de ses sens se soit évanouie avec la promesse d'une vie après la mort, jamais il ne s'était senti aussi lucide qu'à présent. Le vieil homme reçut donc l'idée qu'on lui soumettait avec quiétude. Il rejoignit ses appartements, prit un long bain à l'huile de verge d'or en écoutant son album de jazz favori, se coucha nu dans ses draps en satin et mourut.

Au lendemain de sa mort, ceux qui se disaient ses amis – il y en avait beaucoup – mais aussi ses enfants – il y en avait encore plus, de femmes différentes – se précipitèrent voracement sur la dépouille, toutes griffes sorties, chacun cherchant à s'octroyer la part d'héritage qui, d'après ses dires, lui revenait de droit. Car l'homme, en effet, était fabuleusement riche, et laissait derrière lui une fortune pharamineuse sans aucun testament. Les notaires, naturellement, s'arrachèrent les cheveux, car la loi reconnaissait de nombreux héritiers à Azor Saatchian sans pour autant les faire tous égaux, si bien qu'une simple division du tout n'aurait suffi à la satisfaire. Les protestations et les impatiences de chacun n'étaient pas pour arranger les choses, et l'inéquitable répartition du butin, inévitablement, fit naître de terribles jalousies. Les invectives allèrent bon train, on chercha à discréditer l'autre en l'accusant de trahison vis-à-vis des intérêts de la famille, on rappela les écarts de conduite de chacun, les inextinguibles disputes des uns avec le défunt, les sempiternelles railleries des autres à son propos. Aucun des prétendants ne fut épargné, et n'est-ce pas vivre un tant soit peu après la mort que d'être cause d'une telle zizanie chez les vivants ? Puis la nouvelle arriva dans une détonation sourde. L'argent avait disparu. Les comptes du patriarche avaient été vidés par retraits réguliers au cours des années précédant sa mort. Tout l'objet de sa fortune s'était envolé, il ne restait plus rien. Seule demeurait la fantasque résidence que le vieillard s'était construite – car il était architecte – et dont le domaine s'étendait sur neuf hectares, enveloppant dans son périmètre un lac, une forêt, et trois collines. Cette nouvelle sardonique eut parmi les rangs des descendants d'Azor Saatchian l'effet d'un ouragan. Complètement rompus à force d'indignation et de colère, le visage blême et le cœur sec, ils abandonnèrent un

à un le champ de bataille afin d'entreprendre le sombre deuil de ce trésor qu'ils ne posséderaient jamais. À ces fins il fallut maudire le patriarche, effacer son nom des mémoires, son visage des albums photo, et renoncer à tous les espoirs, les plans de retraite, les caprices et les folies qui reposaient sur lui. On fit le choix de la crémation, puis on se débarrassa rapidement des cendres.

Restait l'immense résidence dont les lieux avaient été fouillés de fond en comble et dépouillés de leurs éléments les plus estimables. Lorsqu'on voulut la vendre, les notaires durent s'interposer. Le patriarche, par lettre posthume, leur avait communiqué comme unique requête l'interdiction de céder sa résidence à qui que ce soit. En revanche, celle-ci devait rester ouverte au monde entier et toujours accueillir celui qui se présenterait à sa porte. C'était la volonté du défunt. Les descendants ne répondirent même pas à cette seconde provocation, ils n'en avaient plus la force et savaient le combat perdu d'avance. La résidence, retournée sens dessus dessous, fut laissée à l'abandon. Enfin, les troupes se dispersèrent et chacun reprit sa vie de son côté.

Malgré les pénibles efforts de ses descendants pour l'expédier dans les limbes de l'oubli, Azor Saatdjian fit bientôt l'objet d'un mythe qui se répandit à travers tout le pays. L'allégation d'une fortune volatilisée n'était pas pour plaire au monde qui lui préférait la romanesque promesse d'un trésor caché. Ainsi donc, ils furent des milliers à s'introduire dans l'énorme résidence, jour après jour, nuit après nuit, pour tenter leur chance, certains désespérés et nécessiteux, attirés par la seule odeur de l'argent, d'autres acharnés et avides de gloire. L'engouement était tel qu'il fallut mettre les lieux sous surveillance constante afin de calmer les ardeurs des plus véhéments. Cette demeure restait la propriété de la famille Saatdjian, aucune de ses fondations ne devait être détériorée. Les échecs des premiers ne suffirent pas à décourager les suivants. L'ego est si puissant charmeur qu'il apparaît souvent impossible d'échapper aux fabrications de l'esprit dont il se fait la cause. Si on lui doit l'espoir, c'est souvent en dépit de l'orgueil qui vient avec. Chacun de ces explorateurs improvisés était intimement persuadé que lui réussirait là où tous les autres avaient échoué. Cela dura cinq ans, puis le fantasme tarit comme c'est l'usage, et ce qui avait été l'obsession d'un pays tout entier tourna en frustration collective. Peu à peu, le trésor d'Azor Saatdjian fut ramené à l'état de naïve légende à laquelle on se repentait honteusement d'avoir pu croire. Dès lors, plus personne ne vint visiter la maison.

Amari était une jeune fille lunaire et bizarre qui avait jusqu'à présent réussi à échapper à la monotonie de la vie de commerçant en se réfugiant dans la lecture et les charades. Sa

mère tenait une grande et belle pharmacie qui marchait bien, mais s'inquiétait de voir sa fille y prêter aussi peu d'intérêt. Celle-ci passait le plus clair de son temps dans l'arrière-boutique où, avachie sur un quelconque carton d'antihistaminiques ou autre, elle dévorait ses livres en s'y oubliant corps et âme. Il lui arrivait parfois de quitter son repère et d'apparaître parmi les étalages du magasin comme un spectre, provoquant les pires frayeurs chez les employés de sa mère, mais c'était alors seulement pour essayer sur ces derniers l'impossible devinette qu'elle venait de concevoir. Qu'est-ce qui est plus grand que l'univers mais plus petit qu'un bouton de chemise ? Ou bien : si l'aiguille d'une horloge fait le tour du cadran en trois mille six cent secondes, alors combien d'horloges lui faut-il pour faire le tour du monde ? Sa mère, voyant l'effet dévastateur de ces absurdités sur ses employés – au soir, ils quittaient le magasin avec l'air épuisé et les yeux vides – renvoyait désormais sévèrement Amari chez elles dès lors qu'elle la surprenait à torturer les bougres. La jeune fille devait donc passer le reste de la journée seule dans sa chambre où s'accumulaient les livres de sa vie, formant d'audacieuses piles à l'équilibre incertain entre lesquelles il fallait habilement se faufiler pour atteindre le lit. Ces piles, quoiqu'apparemment désordonnées, répondaient à une inextricable logique dont Amari était la seule dépositaire. Par exemple, un livre écrit à l'imparfait et contenant plus de trois fois le verbe « idolâtrer » devait être rangé dans une certaine pile, si et seulement si toutefois son papier était encore blanc à la cinquantième page. Tout livre au papier jauni et disposant d'un sommaire allait dans une autre pile bien spécifique, à moins qu'il ne fût écrit à la première personne du singulier, auquel cas on eût préféré le ranger avec les livres citant Dostoïevski et Balzac. Les recueils dont le personnage principal était gaucher ne pouvaient en aucun cas côtoyer les fresques historiques éditées en marges réduites, sauf si, bien sûr, il ne s'agissait là que d'une figure de style. Ainsi Amari n'avait pas d'ami et désespérait sa mère. Renfermée sur elle-même, la jeune fille voyait dans sa profonde solitude l'héritage de ce père inconnu qui, elle s'en persuadait, aurait été le seul à même de la comprendre. Le soir dans son lit, lorsque la journée lui avait été particulièrement longue, elle tournait et retournait dans ses mains le petit cube en bois de cèdre rouge verni qu'*il* avait déposé dans son berceau avant de l'abandonner. C'était là l'un de ces casse-têtes impénétrables, qui ne renferment que le secret de leur propre solution et suscitent tant d'agacement chez le détenteur auquel ils se refusent. Amari avait résolu ce mystère tangible à l'âge de onze ans, et faisait depuis très attention à n'ouvrir le cube que lorsqu'elle était certaine d'être seule. La jeune fille ne supportait pas qu'on divulgue la réponse d'une énigme posée. Selon elle, les énigmes étaient faites pour être réfléchies dans l'intimité de sa conscience, et en aucun cas leur résolution ne devait être partagée. L'astuce permettant d'ouvrir le petit cube de bois consistait à inverser ses deux

mains lors de la manipulation. En passant ainsi la main gauche au-dessus de la main droite, puis en rabattant les deux mains vers la poitrine, on pouvait alors effectuer une certaine série de mouvements, impensables à réaliser sans ce renversement, qui, bien menée, faisait céder le casse-tête. Le jour où elle réussit à ouvrir le cube, Amari pleura de joie, car pour la première fois elle eut l'impression de partager quelque chose avec son père. Elle s'imaginait qu'il s'agissait là d'un secret exclusif, qui ne concernait qu'eux deux et les liait intimement.

Il avait été convenu, entre mère et fille, que la première révélerait l'identité du mystérieux géniteur le jour où la seconde atteindrait dix-sept ans. Ce jour arriva, et la promesse fut tenue. Amari découvrit donc qu'elle était la dernière progéniture d'Azor Saatdjian, milliardaire mégalomane qui, en mourant douze ans auparavant, avait laissé des dizaines d'orphelins derrière lui. À l'effroyable désespoir que d'abord provoqua la révélation chez la jeune fille succéda une haine sans bornes envers cette mère cruelle qui l'avait maintenue dans le mensonge pendant toutes ces années. Combien de fois s'était-elle représentée ce jour où, la main tremblante et les jambes frêles, elle aurait sonné à la porte de l'homme qu'elle savait être son père puis attendu, chaque seconde paraissant une vie, que celui-ci lui ouvre et prononce son nom ? Combien d'après-midi interminables avait-elle passé à ébaucher mentalement ce portrait fuyant en prenant soin d'y projeter les traits de son propre visage dont sa mère n'aurait pu être le modèle ? Cet instant autour duquel s'était bâtie l'enfance, et qui devait être l'aboutissement de tous les efforts dont elle avait fait preuve pour construire sa personne, d'un coup s'effondrait dans un silencieux vacarme. Les quelques certitudes fondamentales, conquises au prix d'innombrables blessures, qui jusqu'alors soutenaient le peu de contenance précautionneusement récoltée au cours de ses dix-sept premières années venaient d'être balayées avec une facilité accablante. Les coups ainsi portés entre mère et fille, affreusement dévastateurs quoiqu'irréfléchis, sont les lits des plus vindicatives rancœurs. En punition, Amari annihila en elle toute l'estime dont sa mère faisait l'objet et se mit à mépriser cette dernière avec force et constance. La pharmacienne endura pendant un temps cette pénitence d'enfant tortionnaire dont elle se sentait mériter le joug sans pour autant pouvoir se l'avouer. Il y a des fautes qui, par leur énormité, ne permettent pas immédiatement le choix du repentir. Mais là où ce ressentiment aurait dû, en contrepartie de son intransigeante rudesse, se fonder sur une puérité maladroite et éphémère qui eût garanti sa brièveté, il était ici entretenu par une glaçante et tenace franchise. Un soir alors qu'elles dînaient toutes les deux dans le silence – on ne parlait désormais que lorsque c'était nécessaire – la mère aperçut cette vérité dans le regard de la fille et s'en horrifia. Une terrible douleur inonda brusquement son cœur et les larmes jaillirent de ses yeux sans qu'elle pût les retenir.

Jamais personne ne l'avait autant méprisée que cette enfant. Amari s'interrompit une seconde, surprise par la soudaineté de l'éclat, puis reprit son repas sans prêter plus d'intérêt à sa mère dont les sanglots débordaient l'assiette. Cette monstrueuse indifférence finit d'achever la pharmacienne qui sentit quelque chose d'irréparable se déchirer en son sein. L'amour inconditionnel qu'elle portait à sa fille lui apparut pour la première fois comme une condamnation immuable. Amari connaissait trop bien sa mère pour ne pas comprendre sa profonde détresse, mais rien de ce qu'elle aurait pu dire n'aurait arrangé la situation. Aussi préféra-t-elle ne pas lui faire part de la décision qu'elle avait prise plus tôt dans la journée. Le lendemain, elle partirait sur les traces de son père.

C'était là un petit village qui tenait pour seul commerce une boulangerie ouverte ponctuellement deux jours par semaine, quatre heures par jour. Lorsqu'on avait la chance d'y comparaître en période d'activité, on pouvait s'y offrir une tasse de café bien chaud accompagnée de succulentes petites pâtisseries au beurre et au miel auxquelles certains malheureux sont allergiques et dont d'autres – mieux faits – raffolent. La boutique donnait sur la Place du Marché qui, malgré l'obsolescence de son nom, ultime réminiscence d'un lointain souvenir, avait néanmoins l'honneur de voir passer en son lieu la seule ligne de bus du département. Le bus en question était un animal rare, de ceux qui exigent systématiquement plusieurs heures d'affût pour être aperçus, sans pour autant que cette patience ne suffise à garantir leur apparition. Bien sûr, il y avait des horaires, mais personne n'aurait su les prendre pour la parole du Christ. On pouvait néanmoins en déduire certains pronostiques qui réussissaient jusqu'à une fois sur trois ! Par exemple, si le bus, au cours des trois derniers jours, avait émis un retard linéairement croissant de trois quarts d'heure par jour, alors on pouvait raisonnablement penser qu'il surviendrait au quatrième jour deux heures et quinze minutes après l'horaire affiché. Cependant, les allers et venues du véhicule étaient la plupart du temps bien trop aléatoires pour qu'on y décèle une quelconque fonction mathématique. L'autre approche consistait donc à entretenir une chaîne de communication entre les villages de la ligne. Lorsque le bus montrait le bout de son nez dans l'un d'entre eux, l'information était immédiatement relayée au village suivant, et ainsi de suite. De ce fait, on arrivait à prévoir le passage du bus un village à l'avance. Mais pour cela, il fallait faire partie du réseau, savoir à qui s'adresser, et on sait comme il peut être difficile pour une personne extérieure de trouver un tel soutien par ces bourgs que l'isolement a rendu méfiants de tout et de tous. Amari ici faisait non seulement figure d'étrangère, mais également de citadine, et se trouvait conséquemment par deux fois désavantagée. La jeune fille vint pour la première fois au

village une de ces aubes d'hiver si figuratives de leur saison, dont l'air glacial brûle les poumons et la neige éblouit la vue. Alors qu'elle patientait sur la Place du Marché depuis près de trois heures dans ces circonstances – il s'agissait hélas d'un jour sans boulangerie – Amari se vit soudainement rejointe à l'arrêt de bus par trois villageoises qui prirent soin de la laisser à part. Deux minutes plus tard seulement surgissait comme par magie le véhicule tant attendu. Aussitôt qu'il fut arrêté, les villageoises passèrent effrontément devant Amari pour monter dans le bus. L'une d'elles, au passage, lui adressa un sourire narquois qui eût mérité une provocation en duel du temps où on avait de l'honneur. « L'heure ici n'est pas la même pour tout le monde » pensa amèrement la jeune fille en montant à son tour à bord de l'autobus qui avait pour chauffeur un petit homme sec et chétif comme la branche d'un arbre mort. À peine l'étrangère eut-elle gravi le marchepied que l'automédon démarra en trombes. Le mot avait été donné au village suivant, il ne fallait pas se faire attendre.

Bien que le bus roulât à une vitesse euphémiquement peu rassurante – sans pourtant qu'aucun de ses passagers ne s'en émût tellement – on comptait rarement moins de quarante minutes entre chaque arrêt. La route, d'un village à l'autre, allait serpentant parmi les bois et les champs, parsemée de bosses et de nids de poule si justement distribués qu'il était le plus souvent impossible au chauffeur d'éviter l'une de ces aspérités sans prendre l'autre. Des choix devaient donc être faits instantanément, si bien que la route n'était jamais vécue tout à fait de la même façon. L'arrêt auquel devait descendre Amari n'en était pas un. Aussi le chauffeur émit-il un grognement dépréciateur, et peut-être même un demi-juron, lorsqu'elle insista pour être déposée en pleine forêt. Une fois seule au milieu de ce qui semblait être nulle-part, Amari quitta la route et disparut entre les broussailles enneigées. D'après ses observations préparatoires, elle rencontrerait la maison de son père en marchant en direction du nord-est sur une dizaine de kilomètres. Très vite, la jeune fille comprit qu'elle n'arriverait pas avant la tombée de la nuit – qui en cette période de l'année ne laisse aucune marge au jour – car la nature hasardeuse de ce terrain abrupt et glissant devait nécessairement doubler la durée des pérégrinations théoriquement établie d'après la carte. L'air froid pénétrant les poumons échauffés cause la plus désagréable sensation chez celui qui entreprend de marcher par ces températures. L'aventurière novice s'autorisa donc quelques pauses qui furent à chaque fois abrégées par la nécessité d'avancer aussi vite que le soleil. Le dénivelé du parcours allait fluctuant, alternant sans cesse pentes et grimées, et chaque mètre gagné sur le ciel au cours d'une de ces éprouvantes ascensions était inmanquablement perdu quelques pas plus tard, alimentant un sadique manège qui aurait désespéré les randonneurs les plus joueurs. À de nombreuses reprises Amari trébucha et se retrouva nez à nez avec cette neige ardente qui lui

lacérait mains et visage, mais à aucun moment elle n'envisagea de faire demi-tour. L'infaillible mot de la nuit s'abattit d'un coup sur la forêt, et lui succédèrent toutes les angoisses que génère l'esprit humain dans un tel contexte. Profondément enfoncée dans la pâle forêt, avançant à la seule lumière de sa lampe torche, la jeune fille s'efforça de garder ces effrayantes idées à distance par le biais du rationnel, mais de temps à autre le bruissement de la neige glissant des branches, ou bien la silhouette lointaine d'un buisson, suffisaient à raviver ces fantasmes en devançant la raison. Cette peur entérinée eut pour avantage de faire doubler le pas à l'aventurière, malgré la fatigue et le froid. Alors qu'elle marchait comme cela depuis une bonne demi-heure, une ombre monumentale surgit subitement entre les arbres nus. Un frisson de soulagement parcourut le corps transi de l'adolescente et tous les fantômes s'évanouirent en un instant. L'ombre qui paraissait proche s'avéra méritée encore quelques bonnes centaines de mètres pour être rejointe, grandissant un peu plus à chaque foulée en sa direction. Arrivée au pied de l'immense bâtisse, la jeune fille se mit en quête d'une porte qu'elle finit par trouver en longeant l'enceinte par la gauche. Elle abaissa la poignée sans rencontrer aucune résistance, et entra dans la demeure.

La porte d'entrée donnait sur un long couloir, parfaitement rectiligne, dont les murs tapissés de motifs géométriques aux couleurs décousues s'enfonçaient en ce qu'on devinait être le centre de la structure. Là, une vaste pièce octogonale carrelée en damier au milieu de laquelle s'élevait une cage d'ascenseur à l'ossature Belle Epoque. À chaque pan du polygone se dessinait une porte, et sur chaque porte était inscrite une indication cardinale en lettres d'or. Sans même prendre le temps de récupérer son souffle, Amari choisit arbitrairement le Nord-Est et fut immédiatement soumise à une intersection qui lui fit préférer la gauche à la droite. La jeune fille pénétra ainsi dans une sorte d'antichambre d'un bleu profond, remplie de plantes jaillissant dans tous les sens et d'arbustes secs dont la sève avait tari depuis longtemps. Des tuyaux enchevêtrés les uns dans les autres couraient le long des murs effectuant boucles et nœuds, reliant les pots et les jardinières pour ainsi former un original système d'irrigation où l'eau devait ruisseler du plafond. Sidérée, la jeune fille continua sa visite et traversa un superbe salon aux tons verdoyants qui avait la particularité de tout posséder en double exemplaire, et dont chaque coussin et divan avait été rigoureusement éventré. Ensuite venait une bibliothèque en pagaille abritant des centaines de livres sur les paradigmes alternatifs de classification des espèces, dont un proposant d'ordonner le monde vivant en fonction du rapport entretenu par chacun de ses membres avec l'Homme, un second allant lui jusqu'à prôner le recensement absolu non pas de chaque espèce, mais de chaque

individu peuplant notre Terre. Puis une salle de banquets aménagée autour de deux larges tables en forme de parenthèses se répondant l'une et l'autre et entre les lèvres desquelles étaient suspendues trois horloges indiquant respectivement les heures d'un petit-déjeuner à Hong-Kong, d'un déjeuner à São Paulo et d'un dîner à Vienne. Ensuite se présentait une succession de petites pièces dites « de l'insatisfaction », la première représentant un rectangle qui se prenait pour un triangle, la deuxième un triangle qui se voyait comme un losange, la troisième un losange qui se croyait carré et la quatrième un carré qui se savait rectangle malgré lui, avec tout ce que cela impliquait. Cette dernière pièce donnait suite à un salon d'anti-jeu pourvu d'une roulette, d'un billard américain, d'une cible de fléchettes et d'une table de poker, mais où chacune de ces activités nécessitait comme mise minimum de renier Dieu, le Hasard ou toute autre facilité réflexive. Enfin arrivait une deuxième antichambre, semblable à la première à ceci près que les tuyaux étaient ici remplacés par des éponges incrustées dans les murs et reliées aux plantes – toujours aussi mortes – par des pailles à maté. À la sortie, on retrouvait la vaste pièce octogonale en empruntant la même porte par laquelle on était entré. Les yeux écarquillés, le souffle haletant, Amari vit noir l'espace d'une seconde et, prise de vertiges, dut s'appuyer à la cage d'ascenseur pour ne pas fléchir. L'état qui était le sien s'apparentait à la fièvre de l'enfant prenant acte de sa propre mort et ainsi de l'impossible préhension totale du monde. Quel sentiment ô combien paralysant, malgré sa prompt évanescence, de pressentir qu'on ne pourra pas tout savoir. L'amputation causait par cette vérité-là faisait mal en ce qu'elle laissait un vide insoutenable à l'âme humaine, mais ce vide pouvait être comblé, et là résidait la vie. L'adolescente, une fois ressaisie, accueillit l'immensité du monde, se sourit à elle-même, puis ouvrit la porte du Nord. Presqu'identique à sa demi-sœur orientale, celle-ci donnait également sur une bifurcation présentée de façon à ce que le visiteur eût préféré prendre à gauche, sans même se poser la question. Mais Amari cette fois-ci prit à droite, car la jeune fille avait le sens de l'égalité. L'antichambre tenait d'un style plus moderne, conçue de bois et de métal. Des bas-reliefs décoraient ses murs dans toute leur longueur, représentant une rangée continue d'hommes et de femmes aux visages sereins dont chacun des regards était dirigé vers le centre de la pièce où se trouvait comme unique mobilier un fauteuil de bureau fixé au sol. Puis, en s'essayant dans ce fauteuil, on s'apercevait qu'aucun de ces regards ne nous était franchement adressé, si bien que le fauteuil semblait être en vérité le seul point de la pièce où l'on pouvait demeurer sans être observé. Succédait à cette antichambre un salon de thé où, en fonction de l'infusion choisie, on pouvait lire dans le fond de sa tasse un futur plus ou moins rhétorique, le premier extrême, obtenu par l'accommodement du jasmin et du lotus, relevant de l'odyssée napoléonienne lorsque son

opposé, prononcé par le mélange du gingembre à la mandarine, tenait plutôt du journal météorologique. On y expliquait également comment arranger ses feuilles pour s'attirer les faveurs du temps, puisque d'après la pensée percolationniste, l'Être Suprême ne pouvait se trouver nulle-part ailleurs que dans l'interstice indétectable de deux instants consécutifs. Plus tard, un salon de musique aux murs couverts de partitions et dans lequel on avait entreposé un piano à queue, une contrebasse, un glockenspiel, deux clarinettes, une vielle à roue et un cor d'harmonie. Chacun de ces instruments avait été soigneusement désaccordé de telle manière que cela ne dérangeait pas leurs pratiques individuelles mais compromettait nécessairement l'ensemble. Aussi existait-il un accord secret caché parmi les tapisseries de partitions qui, lorsque chaque instrument jouait l'une de ses notes en suivant une certaine répartition – par exemple, le do pour la contrebasse, le sol pour la vielle, le mi bémol pour le cor, etc. – permettait d'entendre le nom de son inventeur. Ensuite une exposition de vaisselle, dont chaque pièce avait été gravée du nom du dernier plat qu'elle avait contenu puis triée en termes d'entrées, potages, hors-d'œuvre, plat de résistance, fromages et desserts. Cette salle contenait les repas d'une année entière et de toute une vie. Les couverts ne pouvaient être réutilisés qu'à seule fin de servir le met dont ils étaient gravés, restriction s'expliquant par l'hyperosmie de leur propriétaire, capable de déceler dans la faïence-même l'odeur incrustée d'un plat servi plusieurs mois auparavant.

Amari allait fiévreusement de pièce en pièce, brûlante de découvrir ce qui sommeillait derrière chaque porte, alerte au moindre bruit, au moindre mot, au moindre signe qu'un père aurait pu laisser à sa fille. À mesure qu'elle parcourait les innumérables salles de cette étrange maison, une curiosité de plus en plus vorace rongait la jeune fille de l'intérieur. La respectueuse timidité qui jusque-là lui avait interdit de toucher autrement qu'avec les yeux fut bientôt supplantée par un besoin tactile outrancier. Après tout, des milliers de personnes avant elle s'étaient déjà permises, sans légitimité aucune, de prendre, de tirer, de pousser, de soulever, d'arracher tout ce qui leur tombait sous la main, avec l'espoir ridicule de trouver aléatoirement, au milieu de cet univers si précisément construit, un trésor dont rien n'accusait l'existence. L'adolescente se permit donc de fouiller des tiroirs dans lesquels elle trouva nombre d'objets incongrus – une brosse à coiffer les nez, un carnet résumant les contenus de tous les autres carnets, introuvables ceux-ci, un taille-taille-crayon, un chéquier anonyme, la carte des vins d'un restaurant à Budapest dans laquelle on avait rempli tous les « o » au stylo, un gant de toilette protégeant trois morceaux de sucre en forme de cœur, la clef de la chambre 328 d'un hôtel, un range-marque-page, une carte postale de Provence adressée au Nord par une boussole, un cailloux, etc. – d'ouvrir des placards, des penderies où étaient emmagasinées

des tonnes de vêtements, de chaussures, de cravates et de chapeaux, de racler le fond de coffres vieillis et déjà forcés pour y ramasser quelques souvenirs d'une vie qui n'était pas la sienne et dont la consistance, au fil de ses découvertes, paraissait lui refuser catégoriquement toute narration. Bien que l'indéniable vérification de son sentiment d'enfant lui procurât un bonheur intense – ce père lui était semblable par plus d'un trait – l'essence-même de l'homme continuait de lui échapper, s'évaporant subitement à chaque fois qu'elle en approchait son doigt.

L'étage de la demeure obéissait à un agencement tout à fait différent du rez-de-chaussée. L'archaïque ascenseur ouvrait ses portes sur une petite salle en forme de carré parfait aux quatre coins duquel partaient des couloirs. Ceux-ci parcouraient des mètres et des mètres, se repliant sur eux-mêmes par enchaînement d'angles droits, pour répondre à une conception géométrique vouée à maximiser l'espace. Des portes menant à d'autres carrés parfaits s'alignaient le long des couloirs. Ces pièces ne possédaient qu'une seule porte et ne communiquaient pas entre elles. Pour passer de l'une à l'autre, il fallait donc nécessairement réemprunter le couloir qu'on avait choisi à la sortie de l'ascenseur. Les quatre ailes, en revanche, pouvaient être rejointes sans repasser par la pièce de l'ascenseur qui ne servait que de raccourci, car les couloirs en vérité se succédaient. Les salles de l'étage étaient dédiées à des activités moins extravagantes et plus communes que celles du rez-de-chaussée. Ces appartements, plus petits, plus confinés, renvoyaient le visiteur à son statut d'intrus : il pénétrait là un espace intime qui n'était pas destiné à accueillir du monde. Certaines pièces se répétaient d'une aile à l'autre sous quelques variantes qui permettaient de les distinguer. On comptait donc au nombre de quatre les cuisines, salles de bain, garde-robes, buanderies, bibliothèques.

La plupart des autres pièces constituaient des chambres, chacune désignée par l'une des traductions vivantes du nom d'un fleuve décrété imaginaire par la Science malgré les nombreuses allusions qui lui ont été faites à travers le monde antédiluvien et qui, d'après les fous, dépossède celui qui tombe dans ses eaux de toute volonté et de tout savoir, faisant de lui un esprit libre par excellence. Quoiqu'harmonieusement décorées en conséquence, ces chambres ne laissaient transparaître aucun signe de vie passée. Puis au sud, une petite salle de cinéma, une dizaine de fauteuils rouges répartis en deux rangées devant un écran carré au-dessus duquel avait été fixé le projecteur. Orienté vers l'intérieur de la salle, l'image que diffusait celui-ci devait d'abord être réfléchi par un miroir placé dans le dos des spectateurs afin de se projeter sur l'écran. Ce type d'installation permettait un gain d'espace considérable, divisant physiquement par deux la distance entre projecteur et écran nécessaire à la projection

du film avec comme seul impératif d'inverser la gauche et la droite de la pellicule. À l'est, un salon entièrement marqué d'un violet profond, étriqué et sombre, doté d'un divan au cuir usé, d'un meuble minibar dégarni et d'un tapis de soie – violet également – aux arabesques noires. L'ensemble disposait comme seul éclairage d'une fragile lampe de chevet dont l'abat-jour terni absorbait presque toute la lumière. Sept enceintes étaient incrustées dans les murs, tout autour du divan, raccordées à un lecteur audio en piteux état qui trônait près du minibar. À l'ouest enfin, le bureau de l'architecte. Des dizaines de croquis éparpillés sur les murs, sur le sol, sur le pupitre en bois massif, des schémas, des plans, des esquisses de monuments aux proportions insensées, aux formes surréelles, dont on ne pouvait croire à la viabilité physique et qui, pourtant, respectaient méticuleusement toutes les règles qui régissent notre monde matériel. Près de l'écritoire au vernis passé et aux veines tachées d'encre – on eut dit les marques d'un venin – une imposante armoire exposait derrière ses portes vitrées la fantastique collection de compas (d'épaisseur, d'intérieur, à verge, de transfert ou de réduction), d'équerres (à épaulement, à chapeau, à double onglet, à huit pans et même une sauterelle, cette fausse équerre apte à reproduire tous les angles), de rapporteurs, de règles, mais qui comptait également des pièces rares telles que le mésolabe d'Eratosthène, l'eidographe de Wallace ou la règle de Golomb. Encerclé par ces pinceaux, ces palettes, ces pots de peinture séchée qui dans le temps l'assaillaient sans cesse, le grand chevalet, solide et triomphant, se tenait dans un coin de la pièce fièrement dressé, baigné par la lumière purpurine de l'aurore naissante. Amari ne prêta aucune attention au mystérieux spectacle, aperçu par la grande fenêtre du bureau, de cette spectrale forêt d'hiver émergeant de la brume. Ses doigts parcouraient frénétiquement les feuillets épars, qu'elle décryptait avec une facilité folle, assimilant les idées, les trouvailles, les inventions de l'architecte-père. Inquiétée par la déraisonnable crainte d'être interrompue avant d'avoir fini, la jeune fille dévorait compulsivement ce contenu dense et génial aussi vite que le lui autorisait son intellect. Un monde prodigieux reposait en ces feuillets, prêt à bondir du papier à la moindre occasion qui se présenterait. Il y avait-là d'immenses tours, aux allures de trajectoires d'oiseaux, qui en se tordant et se distordant à volonté sur elles-mêmes, répartissaient l'espace entre leurs étages en fonction des besoins. Des immeubles composés en strates de volets gigantesques aux façades réversibles, où chaque pièce valait de double-pièce qui, en étant renversée de haut en bas par rotation horizontale à 180°, alternait ses deux fonctions différentes (par exemple, cuisine en position face et salle de bain en position revers). Sur un autre feuillet encore s'expliquait une étrange balance-bibliothèque dont les deux poids-cubes, salles où étaient entreposés les livres, entretenaient un équilibre fragile d'un bout à l'autre de leur balançoire-épave supportée en son

milieu par la pointe-lame de l'arête dorsale d'un requin-baleine reposant elle-même en porte-à-faux sur le bord d'un verre à vin géant, sans qu'aucun de ces éléments ne soient fixés d'une quelconque manière. Afin de ne pas compromettre cette périlleuse acrobatie, chaque livre d'un cube ne pouvait être emprunté qu'à condition qu'on empruntât à l'exact-même instant un livre au poids similaire dans l'autre cube. Pour cela, les abonnés de la bibliothèque devaient systématiquement se présenter deux par deux, sous forme de binôme au poids médian égal au poids moyen, afin de se contrebalancer réciproquement lors de leur opération. Pour un livre emprunté on repartait donc obligatoirement avec un deuxième livre du même poids, et cette politique permettait de promouvoir des ouvrages qu'on n'aurait jamais eu l'idée de lire sinon. Il y avait également des projets moins aboutis, mais tout aussi ambitieux, une piscine aux bords rétractables, fonctionnant par superposition de couches aux densités variables, obligeant le crawlleur à contempler le fond de son âme pour en sortir, un ascenseur qui n'acceptait de s'arrêter à l'étage demandé qu'à condition qu'on lui confessât un secret qui valait cet étage, une pyramide colossale à fonction de boîte postale au sommet de laquelle, après maints efforts, on postait son courrier qui, en proie à la gravité, tombait alors dans une kyrielle d'engrenages spécialement pensés pour trier chaque enveloppe d'après d'innombrables paramètres dont la taille, le poids, la résistance à l'air, la couleur de l'encre et la nature de la colle, de manière à ce que sa distribution paraisse aléatoire sans toutefois l'être le moins du monde, la missive finissant par atterrir dans l'une des milliers de boîtes aux lettres façonnant la base de la pyramide où, ainsi protégée des imposteurs, elle attendait sagement d'être délivrée par son seul et unique destinataire.

Amari s'interrompit brusquement. Son œil avait surpris entre les liasses de schémas qui jonchaient le sol le squelette désossé d'une figure familière. D'une main qui déjà pressentait l'émotion, elle extirpa de sa paperasse environnante le curieux dessin afin de mieux l'examiner. Une indicible sensation de chaleur généralisée s'empara de l'adolescente alors qu'elle prenait conscience de ce qui se révélait sous ses yeux. Entre ses mains se tenait le méticuleux plan de construction du casse-tête que son père lui avait laissé avant de partir. Tout était là, dans les moindres détails, chaque raisonnement, chaque condition, chaque paradoxe auquel l'avait confrontée l'objet tout au long de son enfance trouvait ici sa genèse. Et elle avait réussi ! Ce papier prouvait qu'elle avait résolu l'énigme complètement, de la façon exactement prévue par son père. Cette confirmation pouvait paraître anodine – après tout, ne le savait-elle pas déjà ? – mais elle suffit à raviver la faible flamme d'un espoir déperissant. Bien que l'incoercible serrement de cœur dont la jeune fille fut dès lors inopportunément prise d'assaut présentât des symptômes communs à ceux de la nostalgie, il

s'agissait-là pourtant en vérité d'une construction de l'esprit bien plus méchante encore, car comment la pauvrete aurait-elle pu être nostalgique d'un passé qu'elle n'avait pas vécu ? Son père était mort silencieusement dans son dos sans qu'elle ne s'en doute, sans qu'elle ne sente quoique ce soit, et sans qu'elle ne l'ait connu. Ce temps de l'illusion désormais nourrissait des regrets qui, aiguisés par l'amertume du présent, constituaient les hautes marches d'un escalier sur lequel était en train de discrètement se hisser ce petit espoir à peine ravigoté, encore presque imperceptible, en cours de maturation, et dont la substance demeurait brouillardeuse. Amari plia précautionneusement le croquis, lui fit d'un autre papier une enveloppe protectrice et le glissa dans la poche intérieure de son manteau. Après avoir rangé dans son sac les quelques autres feuillets qu'elle avait récoltés, la jeune fille sortit du bureau de son père. Un peu plus loin, du côté de l'aile nord, une deuxième surprise l'attendait. Ici, le couloir ne cessait de se détourner de toute direction, effectuant brusques demi-tours, revirements, zigzags carrés, comme s'il cherchait à faire marcher son visiteur le plus possible tout en l'empêchant d'avancer. On se trouvait là dans un étrange lieu de la maison, froid, sans fenêtres, éclairé ponctuellement par quelques rares ampoules nues, où les murs et les plafonds privés de revêtement montraient leur béton d'un air sombre. Puis soudain au milieu de ce méandre inachevé surgissait une jolie porte au bois clair, ornementée de moulures florales colorées aux teintes ocre de l'automne. Cette porte rayonnait d'autant plus que le mur qui l'encadrait était peint d'un somptueux bleu lavande dont la vigueur s'évanouissait progressivement aux alentours. Amari fit tourner doucement la poignée dorée en forme de pomme de cèdre et entra. La première rencontre que firent ses yeux fut celle d'une petite fenêtre carrée, disposée juste en face de l'entrée, d'où émanait la lumière baveuse du jour et qui offrait une vue imprenable sur les nuages, de façon à ce qu'on eût l'impression de lever la tête lorsqu'on la regardait tout droit. Cette curiosité, dont la simple constatation faisait si impudemment mentir Newton, intrigua immédiatement la jeune fille qui dut s'en approcher d'un mètre ou deux avant de se rendre compte qu'on l'observait. Amari aussitôt s'immobilisa, car elle était entourée par des dizaines de portraits d'enfants qui, le sourire aux lèvres, la dévisageaient depuis leurs cadres. Tous pris dans des pauses différentes, devant des décors différents, à des époques qu'on devinait différentes, ils partageaient néanmoins en commun la mignonette maladresse de l'enfant exceptionnellement apprêté pour l'occasion photographique. Il y avait des filles, des garçons, des bruns, des blonds, des roux, des gros, des maigres, des nez pointus, d'autres aplatis, des bouches charnues, d'autres élargies, des crânes chevelus, d'autres moins fournis, des fossettes et des bouclettes, des dents du bonheur et des lunettes, des yeux droits et des yeux louches, des grands et des petits... La complète

descendance de l'architecte se tenait là. Les plaintes du parquet souffrant qu'on le piétine ainsi résonnaient dans le vide de la pièce au milieu de laquelle l'adolescente, en proie à une hébétude splendide, continuait malgré tout à tourner sur elle-même. Rapidement, elle se mit à chercher parmi toutes ces photos celle qui était la sienne. Si un nom et une date de naissance accompagnaient chacun des portraits, l'arrangement de ces derniers cependant ne respectait l'ordre ni de l'un ni de l'autre. Aussi fallut-il quelques secondes à la jeune fille pour se retrouver, puis quelques minutes pour se reconnaître. Le nourrisson qu'elle contemplait ne devait pas respirer depuis plus d'une semaine. Un bonnet de mousseline encapuchonnait sa rouge mine irritée par l'air ambiant. Entre ces langes émergeait un être fragile, encore inadapté à ce nouveau monde, dont le visage boudait la vie et dont la vie, par souci de justice, rendait le visage ingrat. Les nouveau-nés, il faut l'admettre, sont rarement agréables à la vue, et ce n'est généralement qu'après quelques semaines d'existence que leur beauté – ou leur laideur – peut être correctement jugée. Avant de se réjouir ou de se mortifier il convient donc d'attendre, en gardant si possible à l'esprit que la beauté vient souvent de là où on ne l'attend pas. Ainsi, Amari s'était rapidement transformée en petite fille au charme certain dont l'égayante bouille avait ravi bien des cœurs. L'adolescente considéra cette galerie de portraits comme la preuve matérielle que ce mauvais père, intolérablement génial et tant décrié, ne s'était pas complètement détourné de ses enfants. Elle l'imagina venant visiter la pièce entre deux travaux harassants, l'esprit en nage, afin d'obtenir auprès de ses filles et fils un peu de repos et de sérénité. Oui, cette salle devait être pour lui un lieu de ressourcement, sinon quelle autre utilité lui attribuer ? Une heure passa, puis deux, au cours desquelles la jeune fille observa exhaustivement chacune de ces trognes d'enfants qui, sans le savoir, formaient les rangs de ses demi-frères et demi-sœurs. En effet, personne ne s'était jamais enquis de cette dernière petite sœur, ultime rejeton de l'architecte qui, né après la bataille, arrivait trop tard pour qu'on lui accorde la moindre attention. Ce refus de reconnaissance aurait pu suffire à nourrir chez la benjamine une froide colère envers ses aînés, et pourtant Amari ne leur en voulait aucunement. Même, elle les comprenait. Après tout, ils n'étaient en rien responsables de sa naissance alors comment le seul évènement de celle-ci aurait-il su leur imposer un quelconque devoir ? Ses frères et sœurs ne lui devaient rien tout comme ils n'avaient aucun droit sur elle. La jeune fille quitta la pièce grandie de sa découverte et pleine de vie. Quatorze heures déjà approchaient.

Lorsqu'elle vit rentrer à la maison cette figure toute échevelée, le visage gercé par le froid et les yeux débordant de fatigue, la pharmacienne ne cria pas. À vrai dire, c'est à peine si

elle prononça quelques mots. Prenant immédiatement sa fille en charge, elle la fit d'abord manger, puis lui prépara un bain bien chaud parfumé à l'eucalyptus, lui servit une tasse de tisane sucrée au miel et la mit au lit. Amari se laissa faire tout du long mais pas une seule fois n'adressa la parole à la femme qui lui portait tant de soin. À plusieurs reprises elle voulut raconter ce qu'elle avait vu, ce qu'elle avait appris, mais se l'interdit formellement : cela eût causé bien trop de peine à sa mère. Le conflit entre les deux femmes, dans les jours qui succédèrent, s'apaisa sans véritablement se résoudre. Amari ne venait plus à la pharmacie et restait la plupart du temps enfermée dans sa chambre où elle contemplait des heures durant le plan volé du casse-tête. La jeune fille avait eu tôt fait d'afficher le feuillet au plafond, juste au-dessus de son lit, de façon à ce qu'il fût la première chose qu'elle vît au réveil et la dernière qu'elle regardât au coucher. Depuis sa visite de l'insolite demeure, elle n'avait de cesse de repenser à ce monde étrange et curieux dont la consistance résultait uniquement de la permanente contradiction des règles préliminairement définies par lui-même. De plus, un trouble insondable l'habitait désormais, une obsédante intuition qu'elle avait contractée sans savoir comment ni pourquoi, à l'instar d'une maladie mutine dont le seul symptôme serait la conscience d'être malade. Cette intuition s'enflammait dès lors que l'adolescente posait les yeux sur le schéma du casse-tête. Le feuillet, elle en était à présent tout à fait persuadée, renfermait un secret qui, en s'offrant si naïvement à sa vue, lui échappait complètement. Ces impressions-là peuvent rendre fou en ce qu'elles dénoncent un monde superposé au nôtre dont la perception sans cesse se dérobe à nos yeux d'aveugles. Cependant, il semblerait que ces deux mondes, ou plutôt ces deux perceptions du même monde, parfois entrent en résonnance suite à une succession de pensées dont l'aboutissement est indissociable de l'historique. De cette « histoire d'idées » surgit alors l'accident foudroyant d'une réalité dont la prononciation sera dès lors impossible à enrayer. Voilà ce qu'on appelle une révélation. Celle-ci eut lieu environ un mois après la visite de la demeure, alors que l'adolescente rentrait d'une de ses longues promenades en forêt au cours desquelles lui survenait toute sorte de réflexions. Exténuée par de particulièrement exténuantes divagations, la jeune fille s'enferma dans sa chambre, se laissa choir sur son lit et s'endormit aussitôt. Une fièvre cinglante provoqua son réveil quelques minutes plus tard. Tout, en l'espace de ce court sommeil, avait trouvé son sens. Le croquis qu'elle observait au-dessus d'elle désormais n'était plus celui d'un pauvre casse-tête, mais d'une structure bien plus grande, bien plus imposante. Il y avait là des pièces, des couloirs, des étages et des sous-sols, des portes et des fenêtres. Tempes battantes et lèvres glacées, la jeune fille, tout en préparant sa valise dans la plus vive hâte, se flagellait de ne pas avoir vu plus tôt ce qui à présent lui paraissait aussi évident que le soleil. Une fois son bagage

prêt, Amari descendit dans le salon où sa mère faisait ses comptes, l'embrassa spontanément sur le front puis partit sans laisser à la pharmacienne le temps de s'en désespérer. Cette deuxième séparation cachait une circonstance bien plus douloureuse qu'aucune des deux femmes n'eût pu le suspecter, et certainement les choses se seraient faites autrement si la mère comme la fille avaient su alors qu'elles se quittaient en cet instant pour de nombreuses années.

Cette fois-ci la boulangerie de la Place du Marché était ouverte, et Amari se permit de savourer un chaleureux chocolat chaud en y attendant le bus. Tout le village défila tour à tour devant elle pour acheter son pain semi-hebdomadaire, curieux carnaval où se relayaient les cortèges de regards interrogateurs, inquisiteurs et réprobateurs, sans qu'aucun mot ne soit cependant prononcé devant le sujet de leurs émois. Les nouvelles, dans ces endroits-là, se répandent plus vite que la rhinopharyngite, et il ne faut pas attendre longtemps au nouvel arrivant pour lire son nom sur les lèvres de tous. Cette adolescente malingre à lunettes était la dernière fille d'Azor Saatchian, et on la considérait sous ce nouveau titre avec d'autant plus de défiance qu'on devinait ses ambitions. Pendant des années ce village avait pâti de la légende d'un trésor dont les termes inconsistants ne pouvaient attirer que les fous, les vandales et les voleurs. Ce furent alors des hordes entières de ces chercheurs d'or qui envahirent les environs sans se soucier des gens qui y vivaient, s'appropriant le territoire comme s'il s'agissait d'un immense plateau de jeu aux dimensions de leurs orgueils. Des campements colonisèrent les champs et les clairières. On y échangeait boissons et drogues de toutes les espèces au cours d'orgies tonitruantes aux relents immondes dont le stupre encore à l'aube s'entendait des kilomètres à la ronde. Ces beuveries extraordinaires donnaient souvent lieu à des virées dans les villages où, ivres morts et parfois même violents, les chercheurs d'or déambulaient en quête de divertissement. Plus personne ne voulait de cela ici, cette jeune fille ne faisait que raviver de mauvais souvenirs. Et si elle attirait de nouveau l'attention des foules ? Aussi certains tentèrent de dissuader le chauffeur de bus de laisser Amari monter à son bord, mais le petit homme sec et chétif était trop honnête pour cela. En revanche cette fois-ci il refusa catégoriquement de déposer l'adolescente entre deux arrêts, et cette dernière dut donc longer la route sur quatre kilomètres avant de rejoindre la forêt, ce qui lui fit perdre une heure de plus sur le soleil. Le trajet jusqu'à la demeure lui parut cependant beaucoup moins long et pénible que la première fois qu'elle s'y était confronté. L'effervescence de l'esprit confère des pouvoirs impensables au corps et diminue ses ennemis jusqu'à les rendre plaisants. Aussitôt arrivée, la jeune fille s'installa dans l'une des chambres de l'étage, grignota les quelques

biscuits salés achetés à la boulangerie du village, puis se prépara à dormir. Sa tâche commencerait au lever du jour.

Au cours de ses années de hautes fréquentations, plusieurs architectes étaient venus analyser les entrailles de la demeure pour ensuite les transposer sur le papier. Ainsi il existait de nombreux plans de sol de la maison, tous similaires les uns aux autres malgré les infimes particularités que chacun brandissait comme un acte de naissance, cherchant par ce mur légèrement plus large, ou par cet angle moins droit, ou encore par cette porte décentrée d'une poussière de centimètre à faire valoir sa prééminente légitimité de croquis officiel. On trouvait également des plans de masse des canalisations et du réseau électrique, des élévations et des coupes de tous les étages. En somme, les cartographies de la maison ne manquaient pas, cependant aucune ne satisfaisait Amari qui, imprégnée des mots certes pessimistes mais indéniablement justes que sa mère lui répétait depuis toujours – « on ne peut faire confiance qu'à soi-même » – préféra reprendre tout à zéro d'après sa propre expérience de l'espace. Pendant quinze jours, la jeune fille s'écherna à mesurer et reporter toutes les dimensions de la demeure dans ses moindres détails. Levée à l'aube et couchée au crépuscule, l'adolescente s'abandonna au travail jusqu'à en oublier de manger, si bien que les provisions de la première semaine suffirent à l'entretenir tout au long de sa lancée sans qu'elle n'eut une seule fois à quitter la maison pour se ravitailler. Les résultats de cette application forcenée furent peut-être un peu décevants – les plans ainsi obtenus ressemblaient fortement à leurs prédécesseurs – mais assurèrent Amari de bâtir son étude sur des bases dont la fiabilité ne pouvait être remise en cause. En s'appuyant sur ce travail, l'adolescente put produire une vue en éclaté de la maison, semblable à celle de son casse-tête, et sentit qu'elle se rapprochait là de la vérité. Néanmoins quelque chose encore achoppait, un obstacle persistait, invisible, une inexplicable dissonance, l'arrière-goût d'une maladresse qui, aussi subtile puisse-t-elle être, suffisait à ruiner le plat entier. L'harmonie manquait. Ce plan ne convenait pas, ne pouvait pas convenir, sa médiocrité le discréditait. Dépitée, l'adolescente à contrecœur s'imposa un jour de repos duquel sa nécessité de réapprovisionnement de toute façon lui interdisait de se dispenser. Le lendemain, tout recommençait. Bien qu'elle n'eût toujours pas réussi à mettre le doigt sur ce qui faisait si cruellement défaut à ses plans, et malgré ses certitudes quant à la rigueur de ce précédent travail, la jeune fille entama un consciencieux processus de vérification qui l'obligea à reprendre toutes les mesures de la maison. Cela lui coûta dix jours supplémentaires d'incessante besogne qui aboutirent sur un échec d'autant plus cuisant qu'il venait confirmer ce qu'elle savait déjà : ses plans étaient irréprochables. Pourtant quelque chose toujours manquait.

La deuxième révélation lui apparut au bout de plusieurs nuits d'insomnie, sauvant l'adolescente de la folie compulsive qui peu à peu s'était emparée d'elle à force de tourner et de retourner le problème dans sa tête. Tous les plans qui existaient jusqu'à présent de la maison avaient été réalisés de la même manière, c'est-à-dire avec la rigueur aseptisée de l'exécutant dont les émotions ne doivent en aucun cas compromettre l'objectivité scientifique. Trop occupée à bien faire, elle aussi, Amari, s'était laissée prendre au jeu de l'architecte en se complaisant dans une rigidité intellectuelle dont les règles ne pouvaient satisfaire ses attentes. Il fallait désormais penser autrement, ne plus chercher à comprendre mais accueillir ses impressions et les capturer avant qu'elles ne se détériorent au contact de l'analyse. La perception s'altérant avec l'habitude, et l'habitude s'installant avec le temps, la mise en pratique de ce nouveau moyen impliqua une rapidité dont l'adolescente sut louer les mérites. Très vite elle mit au point un procédé simple et efficace qui fut appliqué tour à tour à chacune des pièces de la maison. Après avoir rejoint le centre de la salle en fixant ses pieds, elle fermait les yeux et tournait sur elle-même un certain nombre de fois, aussi aléatoirement que possible, jusqu'à ne plus avoir la moindre idée de la direction d'où elle venait. Une minute pleine s'écoulait ensuite sans qu'elle ne bougeât, silencieuse et paupières closes, à l'affût de la plus délicate odeur, du moins perceptible bruit, dévouée de tout son être à l'épanouissement de ces deux sens que la vue méprisait trop souvent. Lorsqu'elle ouvrait finalement les yeux, son esprit était parfaitement vidé de toutes projections parasites. Alors elle découvrait les lieux en s'efforçant de ne penser à rien d'autre que ce qu'elle voyait et, après un unique tour d'horizon, reportait immédiatement ses impressions sur le papier. Ainsi réussit-elle, en l'espace de cinq jours seulement, à retracer perceptivement la maison entière, et quel plaisir fut celui qu'elle éprouva une fois toutes les pièces réunies sur une vue d'ensemble ! Unités volatiles et singulières d'un élégant puzzle, les pièces s'imbriquaient avec une touchante discrétion, presque craintives de se déranger entre elles et pourtant si seyantes les unes aux autres. Amari reconnut tout de suite dans cette union séraphique les mécanismes d'un complexe similaire par bien des aspects à la structure de son casse-tête. Émue jusqu'aux larmes, plus fière que jamais, elle contempla l'accomplissement de ce premier mois de travail avec l'adoration du croyant devant l'icône. Voici l'énigme que lui avait laissée son père et qu'elle seule était destinée à résoudre. Pour la jeune fille, la difficulté d'un problème devait être à la taille de l'estime et de l'amour portés à la personne à qui on le soumettait. Ce cadeau par conséquent, outre l'infini bonheur qu'il lui procurait, devint l'objet d'une dévotion absolue et intransigeante. En aucun cas il ne lui aurait été désormais possible de faillir à son devoir. L'adolescente sans plus attendre s'attela à la vertigineuse opération qui la narguait de

toute son ampleur. Évidemment, on ne manipule pas une maison comme un vulnérable jouet de bois. Toutes les manœuvres ne pouvaient être essayées que par le biais du papier noirci d'innombrables schémas, et chaque arrangement, bien que n'accouchant nulle-part la majorité du temps, demandait néanmoins une centaine de feuillets pour être mené à son bout et ainsi correctement disqualifié. Mais c'en était fini de désespérer, plus rien à présent ne pouvait détourner Amari de son obligation filiale, et en une semaine seulement la jeune fille dut épuiser plusieurs dizaines de kilos de feuilles. L'énigme, en lui résistant, la maintenait dans une fébrile servitude qui triomphait de tous ses besoins personnels, y compris les plus rudimentaires. La voilà qui attendait que ses yeux voient trouble et que son front pâlisse pour se mettre quelque chose sous la dent, qui n'allait dormir que lorsque ses paupières, dans un ultime effort de rester ouvertes, tremblaient lourdement sous l'effet du café, qui s'autorisait à courir aux toilettes uniquement sur l'injonction d'une douleur spasmodique au ventre. Son corps appartenait à l'énigme. Le jour où le papier vint à manquer, ce sont les murs qui tombèrent sous le joug de sa mine invasive, griffonnant à tour de bras chaque parcelle exploitable. L'adolescente allait et venait dans les couloirs du deuxième étage, passant d'un arrangement à l'autre, reprenant certaines combinaisons pour en avancer de nouvelles, envisageant les problèmes qui se présentaient à elle sous toutes les déclinaisons possibles. À chaque jour son modèle. Ici les pièces formaient des collectifs définis en tant que mots polysémiques à l'intérieur desquels chacune tenait le rôle d'un sens, néanmoins ce sens pouvait être contrarié en fonction de l'orientation qu'on donnait à la pièce de façon à signifier son parfait antonyme, la résolution résidait ainsi dans l'unique phrase qu'il était alors possible de faire avec toutes ces pièces sans ne rien dire d'autre que ce qu'on voulait dire exactement. Là, les pièces figuraient des temps dont les durées variaient par apposition des uns aux autres, chacune des durées, une fois définie par sa première juxtaposée, prenant le pas sur son temps de telle sorte que deux temps strictement différents puissent être, selon l'ordre d'apposition, ponctuellement ramenés à égalité, la solution consistant alors à trouver l'arrangement dont la durée cumulée serait équivalente à la somme des temps indépendants de chacune de ses pièces. Là encore la maison devenait le cri d'un animal blessé au seuil de la mort, et chaque pièce une prière destinée à guider son Dieu jusqu'à la bête agonisante pour qu'Il l'ingère avant qu'elle n'expire et lui libère ainsi l'accès au monde sans Hommes, auquel cas le dénouement devait s'effectuer avec le décès de l'animal par formulation simultanée de toutes les prières. Deux mois s'écoulèrent derrière la buée placide des fenêtres sans qu'Amari n'en ressentît l'effet. Une vilaine tendinite s'était emparée de son poignet gauche à force de gribouillage, l'obligeant à utiliser sa dextre malgré l'inconfort que cela suggérait. Les yeux

vaseux sertis dans leurs orbites creusées par la fatigue, le corps asthénique et l'âme absente, la jeune fille faisait peine à voir lorsque la vérité enfin la trouva, au matin sans nuit d'un jour de février. À peine l'adolescente eut-elle perçu sa victoire qu'elle s'effondra de tout son faible poids sur le sol et, n'ayant plus même la force de se relever, prit le parti de dormir là. Elle se réveilla quelques minutes plus tard le corps criblé par un froid glacial qui l'incita vivement à regagner son lit à présent qu'elle en était capable. Le sommeil qui alors se faufila lascivement entre ses draps fut accueilli en tant qu'amant. Elle le laissa l'envahir sans opposer la moindre résistance et sombra en lui comme l'ancre d'un bateau. Il avait d'abord fallu abandonner l'idée que le problème pouvait être résolu en lui-même, ou plutôt de par lui-même. L'adolescente en était alors arrivée à penser que la solution ne pourrait provenir que de l'application d'un traitement extérieur à l'énigme, disposant de règles qui lui préexistaient – encore que celles-ci fussent modelables. Autrement dit, si le problème avait bien été construit à partir de son moyen de résolution comme c'était presque toujours le cas, ce moyen de résolution ici avait la particularité de lui être parfaitement indépendant, et par conséquent parfaitement indiscernable. S'il y avait eu un clou et une planche de bois, on aurait compris qu'il nous manquait un marteau pour enfoncer le premier dans la seconde, mais ici il n'y avait qu'un plan et la certitude d'une énigme. Cette énigme, en tant que telle, devait pouvoir être résolue, cela Amari en était sûre, mais était-elle accessible à n'importe quel être doté de conscience ou fallut-il que son adversaire détienne un outil secret dont lui seul eût l'usage ? L'adolescente réfutait furieusement cette deuxième hypothèse qui venait mettre sa légitimité en péril, et soutenait qu'une énigme, pour mériter ce titre, devait nécessairement s'adresser à tous, sans quoi rien ne l'eût différenciée d'une vulgaire porte que seuls pouvaient ouvrir ceux qui en détenaient la clef. Ainsi donc, si ce fameux moyen de résolution n'apparaissait pas dans l'objet-même de sa raison, alors il ne restait plus qu'à le chercher au fond de soi. C'était là l'unique possibilité : le processus dont l'application viendrait à bout de l'énigme résidait nécessairement dans l'Humain. Absolument convaincue de cette dernière assertion, Amari envisagea un à un les différents mécanismes, conscients et inconscients, inévitables mais analysables, par lesquels notre esprit distord la réalité afin de nous en servir une version essentiellement subjective. Qu'est-ce donc qui est là et que nous ne voyons pas ? Et qu'est-ce donc que nous voyons et qui n'est pas là ? La jeune fille, dans un élan fulgurant de lucidité, avait fini par trouver ce qu'elle cherchait depuis presque trois mois. Le souvenir, il n'y avait que le souvenir. Après cela ce ne fut plus qu'une question de temps. L'exemple le plus parlant restera sans doute celui de la tache de peinture, une jolie tache d'un somptueux jaune-poussin, unique en son genre, que le peintre par accident vient salir d'un peu de vert de rage. Dès lors,

l'homme n'a plus qu'une idée en tête : retrouver la couleur perdue. À cette fin, il se livre aux plus curieux mélanges de peintures, et la tache tour à tour passe de l'azur au vermillon, du corail à l'incarnadin, de la cuisse de nymphe au violet d'évêque, du byzantium au carmin, puis peu à peu revient vers le topaze, le maïs, et bientôt ressurgit plus splendide que jamais le jaune-poussin qui plaisait tant au peintre et qu'il prendra désormais grand soin de préserver. Là repose la résolution de l'énigme, dans l'indécelable résultat de la différence fondamentale entre la couleur originelle et la couleur reconstruite. Dès lors, Amari décida d'employer sa mémoire pour traiter le problème, mais encore fallait-il trouver la façon de contrôler, ou du moins d'influencer ce mécanisme-outil interne à sa personne afin de mieux l'utiliser. En effet, lorsque l'adolescente tenta de mémoriser le plan de la maison pour ensuite le reproduire sans modèle d'après son seul souvenir, elle aboutit tour à tour sur des copies ou trop erronées ou trop conformes pour faire jaillir la vérité. La surenchère d'informations verbalisées était ici tout aussi fatale à la résolution que la seule interprétation d'une mémoire intériorisée, et la juste balance entre raisonnement et impression ne pouvait être atteinte qu'en faisant constamment interagir les deux. Le processus automatique de la mémoire devait donc être suffisamment interprété pour que l'on puisse choisir la juste information qui, une fois envoyée en son sein, entraînerait la complète restitution du souvenir, sans toutefois que ce dernier ne soit à aucun moment dicté par la raison. Autrement dit, la raison était ici la feuille de route qui assurait la mémoire d'arriver à bon terme en lui donnant un objectif sans lui en montrer l'image. Il fallut à la jeune fille pénétrer les coulisses de sa mémoire, afin de bien en observer les costumes et engrenages, les puissantes ficelles et les cordages qui, à la demande de la plus inintelligible réminiscence, pouvaient extirper du fin fond des limbes l'information relative, alors presque oubliée, puis ensuite soigner cette ombre informe, chétive et misérable, et la nourrir, et la bercer, la cultiver et l'enrichir jusqu'à ce que de son cocon éclore la vigoureuse impression d'un souvenir digne de ce nom. C'est d'abord un œil bleu, très vif, au milieu de nulle part. Mais l'œil, avant cela s'est ouvert en un battement de paupière dont le bruit a surgi entre les tics et les tacs d'une horloge, car il est presque midi et nous sommes en retard, et si nous sommes en retard, c'est que nous avons quelque chose à faire, ou un endroit où aller, mais le temps est passé vite à cause du sommeil qui s'est fait lourd, la nuit trop courte, le coucher trop tard, l'œil trop bleu sur cet oreiller trop plat, et ce visage aux traits tirés dans ce miroir au tain piqué que nous avons mis là pour nous surprendre au réveil et nous faire lever plus rapidement, quoique cela nécessite premièrement que nous nous réveillions, ce qui n'est pas gagné d'avance, et cet œil bleu est donc le nôtre ce matin-là que midi a rendu vieux malgré notre extrême fatigue. Chaque information en appelle une autre, au contact de laquelle

une troisième information apparaît, et ainsi de suite. Il suffisait de trouver la bonne information initiale qui permettrait de récupérer toutes les autres. Cela finit par arriver et Amari, ce jour-là, reproduisit automatiquement le plan de la maison dans son intégralité en y figurant les moindres détails. À peine eut-elle terminé qu'elle s'empressa de comparer la copie au modèle, et fut pétrifiée en apercevant l'unique différence qui entachait la parfaite similitude des deux plans. Quelque part au cours du processus de reconstitution, la mémoire de l'adolescente avait doté le souvenir d'une singularité qui dépassait son objet-même. Une pièce qui n'existait pas dans le modèle était apparue dans la copie. En se rendant sur le lieu indiqué par le plan reproduit, la jeune fille découvrit une porte devant laquelle nécessairement elle avait dû passer mais dont elle ne conservait aucun souvenir. Derrière, des escaliers de bois au cirage intact luisaient paisiblement dans le noir, calme et désireux, se languissant de pas à accompagner. La trente-quatrième marche desservit Amari au seuil d'une immense salle au galbe informe et douillet comme le sillage d'une caresse. Chaque parcelle de cette pièce au relief érodé et aux colonnes vestaliques était recouverte par une fastueuse mosaïque qui, dès le premier coup d'œil, donnait au visiteur le plus étourdissant vertige. C'est donc prudemment que la jeune fille entra dans ce gigantesque écrin dont on eût cru seuls le vent ou la pluie capables de l'architecture. Une fois descendu des escaliers, il fallait cinq minutes de marche droite avant de rencontrer le fond de la salle, et cependant à mi-chemin l'adolescente craignit de ne jamais réussir à revenir sur ses pas et pensa que cette mosaïque allait l'engloutir à jamais. Dispensée de tout motif identifiable, l'émail virevoltait d'une couleur à l'autre comme l'abeille d'un champ, et parfois faisait s'accoupler les teintes avec un grand raffinement, quoique parfois peu académique, où l'hiver tombait sous forme de poudre d'envie, où la terre avait un goût sucré et le sucre un goût d'orange, et où l'arrogance faisait de l'horizon son bracelet. Ces couleurs se menaçaient et s'affrontaient sur les champs de bataille tourbillonnants de figures alambiquées aux circonvolutions capricieuses, semblables à la verve d'un enfant encore libre de langue. C'était là toute une enfilade de silhouettes de mots, de bruissements goinfres de consonances, de circonlocutions en vol plané, le bulbe d'un secret cuisiné en potage, l'histoire d'amour racontée avec ses joies et ses échecs dans l'interstice de deux regards tacites, l'ébauche d'un sourire dessinée dans l'eau d'une marre par la grenouille, la visite du spectre du plaisir invoqué par chatouille de la cuticule de l'ongle, l'armistice d'un mensonge fêtée en feux d'artifice, la rime manquante d'un sonnet sur la cuisson du savoir, la surprise d'un convoi nocturne d'écrevisses pris dans les phares d'un souvenir factice, l'asymptote horizontale d'une promesse d'augmentation, et puis des points, petits et ronds comme les dernières éructations de l'ivrogne, mais plus propres sans doute, et bien éduqués,

des câpres et des museaux de souris, des fins de phrases et des fins de repas de moustiques, des instants et des objectifs, et puis des traits, fins et espiègles comme les remarques du sage, mais moins justes sans doute, et bien épurés, des levers de doigts et des couchers de physétéridés, des estocades et des épitaphes, des saillies et des soupirs, et puis des larmes, des bourrasques, des essaims de poussière, des regrets d'aérolithes, des spasmes d'estomac, des lampées de mercuriales, en lettres ou infusées, des synonymes de nombres premiers, des nœuds d'orteils, des obsessions de prisonniers, des desseins de voyages, des coups d'état et des belvédères, et tout dans cette farandole fantasque de formes et d'impressions criait quelque chose que la jeune fille ne pouvait entendre malgré ses efforts, car son désarroi à ce moment était tel qu'elle n'aurait pas même su dire son nom ni donner l'emplacement de sa tête, et alors ses jambes à nouveau lui firent défaut et il y eut un bruit sec lorsque son crâne cogna le sol. Les visites de la mosaïque, par la suite, furent entreprises avec plus de précautions encore. Le pouls, qui se réglait par de profondes respirations, ne devait jamais monter au-dessus de quatre-vingt-dix, et l'adolescente s'interdisait strictement de rester plus de quinze minutes dans la pièce sans prendre de pause à l'extérieur. Les idées étaient traitées une à une, assise et les yeux fixés sur l'unique point de la réflexion en cours. Cette rigueur placide, quoique terriblement austère, permit à Amari d'étudier la mosaïque dans son intégralité avant l'arrivée de l'été. L'euphorie de sa découverte, en ce jour où elle descendit les escaliers de bois pour la première fois, avait été drastiquement écourtée par l'éruption corrélative d'un nouveau mystère auquel, une fois de plus, elle s'était assujettie. Sous tout cet enchevêtrement de couleurs et de formes se cachait un autre secret dont la jeune fille avait presque immédiatement perçu les prémices dès lors de sa première visite. L'intuition s'était confirmée au cours des jours suivants, l'arrangement de quelques caractères, soigneusement pointés les uns vers les autres, la continuité de certaines lignes qui sinuaient le long des parois pour tour à tour se rejoindre et diverger, la façon dont étaient agencées les couleurs dans l'espace, tous ces indices ne laissaient planer aucun doute chez l'adolescente. Cette mosaïque était une immense carte. Il eût cependant été impossible d'y identifier les figures des habituels éléments topographiques, l'association de chaque ligne à une route, de chaque courbe à une montagne et de chaque sinusoïde à un fleuve menait irrémédiablement à l'impasse. Avant de pouvoir être lue, cette carte nécessitait d'abord qu'on la décrypte entièrement. Rapidement, Amari comprit qu'il lui faudrait émettre certains postulats pour proposer une interprétation de la mosaïque, quand bien même celle-ci eût été incorrecte. L'erreur, ici, était le seul moyen d'avancer. Les formes donc, tinrent tout d'abord le rôle d'objets très particuliers dont les intrications permettaient, à la manière de charades, d'identifier des fonctions entre lesquelles

les couleurs venaient tisser des liens affectifs, bien qu'elles fussent séparées d'un bout à l'autre de la pièce. Mais ce système, non sans rappeler celui des hiéroglyphes, s'avéra être encore trop simple et ne mener à rien. Chaque signe fut ensuite considéré comme un élément entier et la couleur comme un indice chronologique. Le rond rouge qui représentait un pneu crevé au présent pouvait réapparaître en bleu pour représenter ce même pneu dans le passé, et ainsi laisser comprendre que la crevaison avait eu lieu il y a longtemps. Malgré les épuisants efforts qui furent nécessaires à sa construction, ce second modèle se révéla tout aussi infructueux que le premier. A force de démente détermination, l'adolescente parvint enfin à établir une conception viable qui lui permit de lire la carte sans émettre de contresens. De nouveau, elle sentit qu'elle se rapprochait là de son père, que bientôt ce dernier n'aurait plus aucun secret pour elle. Le soir, lorsqu'elle se tenait à l'orée des rêves, il lui arrivait parfois de se retourner sur ces derniers mois avec l'émerveillement de l'aventurière contemplant ses exploits accomplis, et alors une fierté immense lui embaumait le cœur tandis que les fantômes de ses héros venaient lui souffler dans le creux de l'oreille son invincibilité. Bien qu'elle y passât ses journées entières, la beauté de cette mosaïque ne cessait d'éblouir la jeune fille dont l'orgueil croissait à la mesure de son exaltation. Comment aurait-elle pu songer à plus bel héritage ? Mais cette gratifiante joie, et ainsi la sensation de puissance qui l'accompagnait, étaient les privilèges d'une allégeance qui, en contrepartie, exigeait la sévère condamnation des erreurs du passé et le repentir de leurs auteurs. Aussi Amari ne pouvait plus considérer son enfance sans être envahie d'une profonde rancune personnelle dont elle ne savait réprimer la colère. Qu'elle avait été idiote, pendant toutes ces années, d'en vouloir ainsi à son père de ne lui avoir laissé qu'un misérable casse-tête quand en vérité il avait placé entre ses mains la clef d'un trésor occulte. Que sa mère avait été aveugle pour ne pas voir que cet homme aimait sa fille et qu'il aurait préféré mourir plutôt que de renier le fruit de sa chair ! Jamais les deux femmes ne pourraient se faire pardonner de leur trahison, ce poids devait être porté. Mais c'était-là le moindre prix à payer pour posséder la mosaïque et le secret qu'elle renfermait. Après de nombreuses tentatives, la jeune fille avait donc réussi à interpréter la carte de la façon suivante : un lieu était caractérisé par plusieurs signes, chaque signe exprimant l'une des émotions éprouvées par l'architecte lors de sa première visite au sein du lieu. Les couleurs, quant à elles, hiérarchisaient les lieux en fonction de leurs distances à la mosaïque mais informaient également par leurs degrés de saturation de la direction des lieux en termes d'azimuts. En soit, il s'agissait de basiques coordonnées polaires. Une fois cela décidé, encore restait-il à identifier chaque lieu de la carte et, surtout, à extirper la bonne voie de toutes les fausses pistes qui s'entremêlaient malicieusement sur les parois de la pièce. Cette deuxième

tâche fut de loin la plus difficile, car deux lieux aux coordonnées spatialement proches pouvaient sur la mosaïque être représentés à l'opposé l'un de l'autre. Impossible alors de résumer le chemin à une simple ligne à suivre au milieu des formes, la discrétion de la carte interdisait une telle facilité. Plutôt qu'un chemin, c'est donc un point à atteindre qu'Amari se mit à chercher, le point que tous les éléments de la carte regardaient, le point pour lequel son père avait construit cette mosaïque, le point qui lui était destiné. Au bout de la palme de l'une des colonnes, juste là où s'évanouissait la jonction entre le pilier stalactitique et la voûte de la pièce, figurait un lieu composé d'un unique signe qu'on ne retrouvait nulle part ailleurs dans la mosaïque. D'après sa couleur, ce lieu se situait à plusieurs milliers de kilomètres de là, en direction est-nord-est. La jeune fille prit le temps d'étudier avec application cette hypothèse. Si elle avait pu, grâce aux recoupements des informations délivraient par la carte, des traces écrites laissées par son père dans plusieurs carnets et de tous les autres indices rencontrés dans la maison concernant certains événements et voyages, déchiffrer la plupart des formes de la mosaïque en assignant à chacune une émotion propre, la caractérisation unique et homogène de ce lieu mystérieux la privait cette fois de toute déduction interprétative. À mesure que l'adolescente échouait à résoudre ce problème, sa certitude que là résidait le secret de la carte se renforçait. À l'exténuante bataille des conjectures succéda l'abdication des forces logiques et la résignation du devoir. Amari dut se rendre à l'évidence, une telle épreuve ne pouvait être affrontée à distance, et par cette confession, c'était l'objet de son désir qui se révélait. Le soir, la jeune fille réunit ses affaires les plus nécessaires dans une seule valise qui ne devait pas trop l'encombrer pendant son périple. Elle prit grand soin de faire disparaître tous ses calculs, tous ses croquis, tout le travail qui avait été le sien. Elle effaça les murs, et brûla les feuillets. Elle remit tout à sa place afin de ne laisser aucune trace de son passage. Sa sévère application était motivée par une crainte jalouse et possessive. Personne, jamais, ne devait trouver la mosaïque. Elle emporta le précieux casse-tête et le tout aussi estimable plan de fabrication de ce dernier. Enfin, elle écrivit une lettre à sa mère en lui expliquant, sans ne rien lui avouer, qu'elle partait sur les traces de son père, et que cela prendrait du temps, qu'elle ignorait quand elle reviendrait, qu'elle avait découvert un amour caché dont personne n'eût suspecté la force, qu'elles s'étaient trompées toutes les deux, mais que ça ne faisait rien à présent, qu'elle ne lui en voulait plus, que sa rancœur s'était estompée, qu'elle l'aimait, et qu'il ne fallait pas s'inquiéter mais plutôt se réjouir de sa décision car, pour la première fois de sa vie, elle se sentait légitime.

C'est là le plus fameux privilège de ces petits villages dont les murs toujours ont paru vieux que de se rendre intemporels. Quelle étrangeté que d'avoir confié à la jouvence l'enveloppe imaginaire du liquide lorsqu'il est su que l'eau croupit quand la pierre demeure. Ainsi, si la première rajeunit, la seconde elle ne vieillit pas, l'une lutte contre le temps, l'autre y est insensible, il faut choisir son camp. Ici demeurait la Place du Marché, ses arbres, son banc, la couleur de sa terre et le vide en son cœur. Ici demeurait la boulangerie et son affable boulangère, le péché capital de ses pâtisseries et de son chocolat chaud. Les habitants eux non plus ne changeaient pas, et si l'on mourrait quelques fois en cédant la place à un autre, l'humble héritier souvent se faisait si semblable à son prédécesseur que son relais n'eût pu satisfaire aucune différence. C'était le cas du chauffeur de bus, dont la disparition aurait pu passer parfaitement inaperçue si son remplaçant ne s'était pas présenté comme tel en son premier jour de travail. L'homme, qui se révéla être un cousin, ressemblait si scandaleusement au défunt qu'ils auraient fallu leurs propres mères pour les distinguer l'un de l'autre. En plus de tromper par son physique, ce nouveau chauffeur se trouva manœuvrer le bus de l'exacte-même façon que l'ancien, à en croire qu'il en avait minutieusement étudié la conduite afin de mieux la reproduire une fois son tour venu, comme si c'était là l'une des injonctions du métier. Naturellement, cette passation indolore ne sut venir à bout de la réputation d'oiseau rare du véhicule qui resta tout aussi peu fréquent qu'à son habitude. La route, en ces températures estivales, s'octroyait les propriétés d'une pâte à brioche bien chaude et grasse, qui luisait et se dilatait à l'effet du soleil goguenard et s'étirait sous le rouleau des roues du bus de façon à ne jamais prendre fin. Abrutis par la chaleur et les secousses, les passagers respectaient un profond silence que venait remplir le bruit pétaradant du vieux moteur à pétrole. Il y avait là quelques bonnes mamans aux châles de soie, deux trois vétérans décharnés qu'on avait envoyés au marché en sachant pertinemment qu'ils allaient s'y saouler, le fils d'un paysan qui partait vivre la romance le temps d'une journée et qui souffrait de terribles crampes à force de sourire, les couturières de l'usine encore mal réveillées qui somnolaient les unes sur les autres, et puis une étrangère, assise au premier rang, qui regardait ce paysage transpercé de brûleuses brillances défilier à toute vitesse derrière la fenêtre. Soudain le bus passa à l'ombre d'une forêt, et alors la campagne s'évanouit derrière un visage forgé par de nombreux soleils, aux traits marqués et au teint mat, aux yeux verts aussi vifs que l'ombre d'un doute, couronné d'une fontaine de boucles d'ébène. Quoiqu'il n'y eût pas d'arrêt prévu à cet endroit, le chauffeur arrêta le bus au milieu de la route sans que personne ne s'en étonnât. L'étrangère se leva, remercia l'homme d'un signe de la tête puis descendit du véhicule et disparut dans la forêt.

Il est dit qu'un cœur ne peut supporter la charge que d'une seule vie, et qu'il est périlleux de le trop lester car on risque alors de ne plus rien ressentir. Une fois pleine, cette éponge refusera d'absorber davantage tant qu'on ne l'aura pas essorée, et celui qui s'obstine à ne pas écouter sa réclamation se condamne à vivre des miettes de son passé. Si la poésie a défroissé les plis de la nostalgie pour en faire l'euphémisme que nous connaissons, il faut néanmoins se rappeler l'origine grecque de cet habit, où la notion de retour est tissée à celle de douleur. Cela étant dit, il persiste des personnes qui malgré tout préfèrent souffrir, et nul ne doit les priver de ce droit. Le cœur de l'étrangère était plein à craquer. Du ciel dense de ces terres arides qui faisaient de leur visiteur le premier habitant de la terre, de la fièvre terrifiante des mégapoles où jamais l'on ne s'était senti plus proche du genre humain, des jeux de cartes truqués d'un salon assombri par la fumée des narguilés, des longues après-midi ensoleillées passaient à manger des glaces dans un parc immense près d'une bibliothèque universitaire, d'un 4x4 mal en point à l'arrière duquel on avalait la poussière d'un chemin sinistré qui grimpait tout en haut d'une montagne surplombant une jungle, d'une fête costumée où l'on servait une boisson fermentée au goût âpre qui montait à la tête et donnait des hallucinations, des milliers de rencontres faites au détour d'une rue, d'une chambre, du pont d'un bateau ou des rails d'un train, d'une femme qui voulait vivre et qui était morte, d'une autre qui voulait mourir et qui vivait, des hommes aimants, des hommes aimés, des hommes qu'on avait quittés, des hommes aimants et aimés qu'on avait quittés malgré tout, pour continuer, parce qu'il fallait continuer, parce qu'on ne pouvait pas faire autrement, et du déchirement de ces séparations, de l'effroyable tristesse et de la culpabilité, de l'égoïsme et de la cruelle absence de regrets, et de la fatigue surtout, de l'épuisante fatigue d'une vie qui n'en finissait plus de commencer. Encore une fois elle descendit les escaliers de bois, entra dans la pièce et se laissa tomber, à bout de souffle, sur la chaise qui était là. Encore une fois, la mosaïque l'avait rappelée à elle. Combien de vies déjà lui avait-elle sacrifiées ? Elle ne savait plus, elle ne voulait pas savoir. Jusqu'à présent, toutes ses tentatives s'étaient soldées par des échecs, mais il restait encore une infinité de postulats à examiner. Rien n'était perdu. Soudain, une rage incertaine se mit à bouillonner en l'étrangère, et si elle réussit à en apaiser le feu, elle ne put cependant réprimer l'épouvantable rire qui, dès lors éclos de ses tripes, s'envola dans la pièce de toute sa graveleuse et difforme envergure. Une idée saugrenue venait de la poignarder avec la lame élançée de la vérité. À vrai dire, depuis longtemps déjà cette idée-là se dissimulait derrière les affres de sa conscience, confortablement installée dans la couche du déni. Ici elle avait mûri lentement, se nourrissant de chaque doute, de chaque échec, attendant patiemment de récolter les armes nécessaires à rendre son coup fatal. Cette idée avait donc

pris de l'ampleur, et à présent son embonpoint était tel qu'il l'empêchait de se cacher plus longtemps. Amari s'arrêta de rire. « Ainsi, se dit-elle, il n'y a jamais eu de trésor, mon père ne m'a jamais aimée et cette mosaïque ne m'était pas plus destinée que ce simple casse-tête oublié dans mon berceau. J'y ai vu la clef d'une porte qui n'existait pas et que j'ai trouvée quand même, de là vient tout mon malheur. Mes yeux ! Il aura donc fallu que vous m'ameniez jusqu'ici pour enfin refuser de m'obéir. Eh bien soit. »

Ce soir-là, l'étrangère ne revint pas au village. Au fil des années, son nom s'effaça peu à peu des lèvres, et si son souvenir persista au fond de quelques vieilles mémoires, ce ne fut plus qu'en tant que triste silhouette d'une époque où rêver eût été mortel. Personne ne sut ce qu'il advint d'Amari. L'histoire qui fut désormais la sienne ne se raconte pas.

